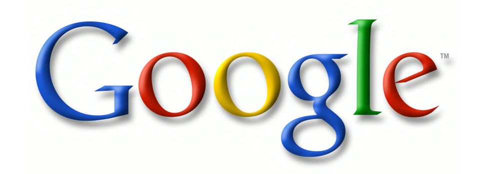
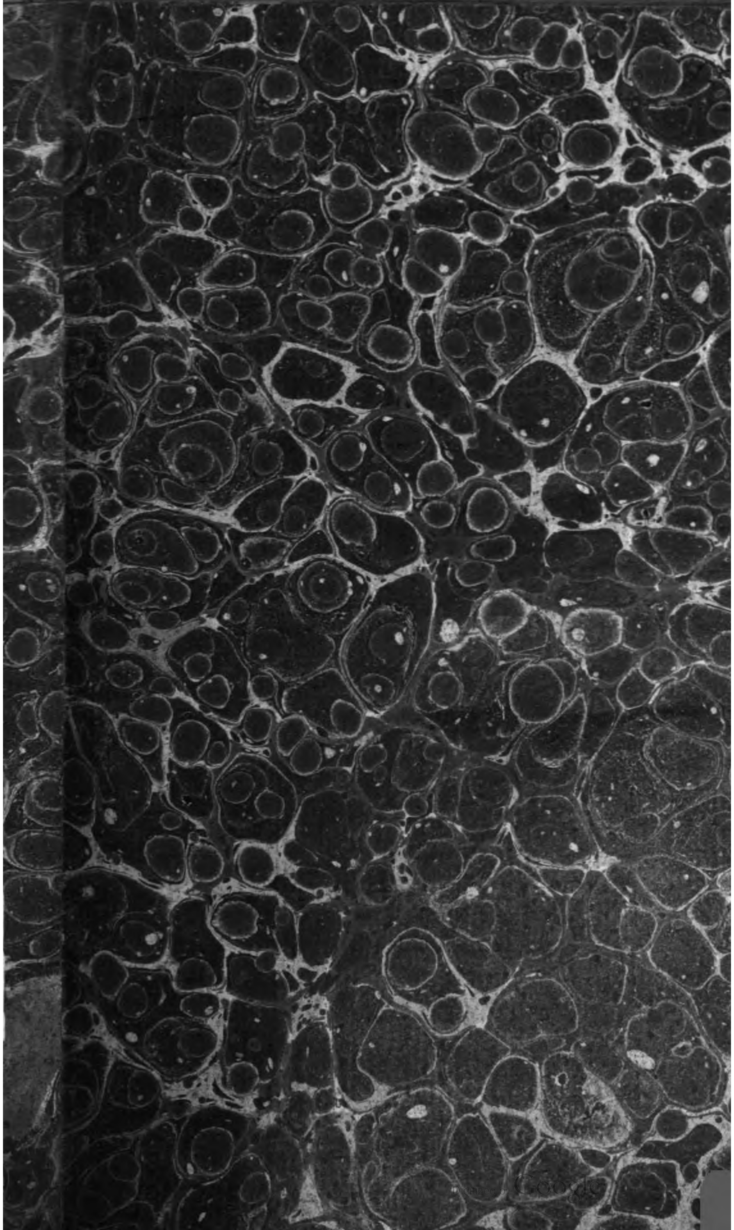



HD WIDENER
HW AVR5 W



BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

CONFESSIONS

DE

J.-J. ROUSSEAU.

TOME III.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1824.

LES CONFESSIONS

DE

J.-J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume. Lecteurs, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent : vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie assez égale, assez douce, sans de grandes traverses ni de grandes prospérités. Cette mé-

diocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent, mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses, mais y rentrant par lassitude et par goût, et qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus et plus loin des grands vices, à la vie oiseuse et tranquille pour laquelle je me sentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien, soit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à tracer! Le sort, qui durant trente ans favorisa mes penchants, les contraria durant les trente autres; et, de cette opposition continuelle entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire et j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de simplicité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler.

On verra bientôt combien sont différents ceux du reste de ma vie. Les rappeler, c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire et me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes. Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter; c'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être, et dont l'impression ne s'efface point de mon cœur. Ces sentiments me rappelleront assez les événements qui les ont fait naître, pour pouvoir me flatter de les narrer fidèlement: et s'il se trouve quelque omission, quelque transposition de faits ou de dates, ce qui ne peut avoir

lieu qu'en choses indifférentes et qui m'ont fait peu d'impression, il reste assez de monuments de chaque fait pour le remettre aisément à sa place dans l'ordre de ceux que j'aurai marqués.

Il y a cependant, et très-heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignements sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'Hermitage, et de ma grande brouillerie avec mes soi-disant amis : époque mémorable dans ma vie, et qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, et qui sont en très-petit nombre, au lieu de les transcrire à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de le soustraire à la vigilance de mes Argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement sur la vérité des faits, soit à mon avantage, soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie que je fais mes confessions, pour croire que je fais mon apologie; mais, après l'exposition

de mon projet, il ne doit pas non plus s'attendre que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste, cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trie: tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant pour moi de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvois tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content. Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail, je ne m'occupe de celui-ci que par force, et le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristants et déchirants. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire; et forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le

moins né : les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles : environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait, je jette à la hâte et furtivement sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que, malgré les barrières immenses qu'on entasse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant. J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le désir d'achever de connoître un homme, et l'amour pur de la justice et de la vérité.

Je me suis laissé, dans ma première partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projettant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, et comptant

sur mon système de musique comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris, et pour vendre mes livres de géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. et madame de Mably marquèrent du plaisir à me revoir, et me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de Fontenelle, et une pour le comte de Caylus. L'un et l'autre me furent des connoissances très-agréables, surtout le premier, qui, jusqu'à sa mort, n'a point cessé de me marquer de la bienveillance, et de me donner, dans nos tête-à-tête, des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoissance et qui m'avoit souvent obligé de très-grand cœur. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, et

il me donna lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'intendant, dont je devois la connoissance à M. Bordes, et à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu, qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, et me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, comme il sera dit ci-après, sans pourtant que cette haute connoissance, qui ne laissa pas d'avoir des suites, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien David, qui m'avoit rendu service dans ma détresse à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté un bonnet et des bas qu'il ne m'a jamais redemandés, et que je ne lui ai jamais rendus. Je lui ai pourtant fait dans la suite un petit présent à peu près équivalent. Je dirois mieux s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas toujours la même chose.

Je revis le noble et généreux Perrichon, et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire; il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence.

Je revis le chirurgien Parisot, le meilleur et le mieux faisant des hommes : je revis sa chère Godefroy, qu'il entretenoit depuis dix ans, et dont la douceur de caractère et la bonté de cœur faisoient à peu près tout le mérite, mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt ni quitter sans attendrissement, car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchants d'un homme que l'espèce de ses attachements [1]. Quand on avoit vu la douce Godefroy, on connoissoit le bon Parisot.

[1] A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification ce principe, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe, et de Dion par son ami Calippus; ce qui seroit le plus inique et le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, plus bornée et plus facile à tromper que je n'avois cru; mais pour son caractère, pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime, et l'aura tant que je vivrai.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous; non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur; mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner, et l'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces. J'ai donc gardé le silence et j'ai paru les oublier. Parisot et Perrichon n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvés les mêmes; mais on verra, vingt ans après, dans M. Bordes, jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est mademoiselle Serre, dont j'ai parlé dans ma première partie, et avec laquelle j'avois renouvelé connoissance tandis que j'étois chez M. de Mably. A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage; mon cœur se prit, et très-vivement. J'eus quelque lieu de penser que le sien ne m'étoit pas contraire; mais elle

m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir, et, dans les vues qui m'occupoient, j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune commerçant, appelé M. Genève, paroissoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je désirois qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; et pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas! bien court; car j'appris, dans la suite, qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, et j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir et à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-

ci je le vis par son côté brillant ; non pas toutefois quant à mon logement ; car, sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avoient logé des hommes de mérite, tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, et plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun. Mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau boiteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, et par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse, et mon projet de musique, pour toute ressource, et ayant par conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations. Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, et qui s'annonce par des talents, est assuré d'être accueilli. Je le fus, cela me procura des agréments sans me mener

à grand'chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, il n'y en eut que trois qui me furent utiles; savoir, M. Damesin, gentilhomme savoyard, alors écuyer, et je crois favori de madame la princesse de Carignan; M. de Boze, secrétaire de l'académie des inscriptions et garde des médailles du cabinet du roi; et le P. Castel, jésuite, auteur du clavecin oculaire.

M. Damesin pourvut au plus pressé, par deux connoissances qu'il me procura; l'une, de M. de Gasc, président à mortier au parlement de Bordeaux, et qui jouoit très-bien du violon; l'autre, de M. l'abbé de Léon, qui logeoit alors en Sorbonne, jeune seigneur très-aimable, qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instants dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un et l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié et vouloit m'avoir pour son secrétaire : mais il n'étoit pas riche et ne put m'offrir en tout que huit cents francs, que je refusai bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour

mon logement, ma nourriture, et mon entretien.

M. de Boze me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit; mais il étoit un peu pédant. Madame de Boze auroit été sa fille; elle étoit brillante et petite maîtresse. J'y dînois quelquefois; on ne sauroit avoir l'air plus gauche et plus sot que je l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit et rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit; de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'avoit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guère que dans la tête de ce campagnard il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de Boze me présenta à M. de Réaumur, son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet, et du désir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée. Le jour donné je fus introduit et présenté par M. de Réaumur; et le même jour, 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à

l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très-imposante, j'y fus beaucoup moins intimidé que devant madame de Boze, et je me tirai passablement de ma lecture et de mes réponses. Le mémoire réussit, et m'attira des compliments qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que, devant une académie, quiconque n'en étoit pas pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna furent MM. de Mairan, Hellot, et de Fouchy; tous trois gens de mérite assurément, mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise que, si quelquefois les savants ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent en revanche encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque foibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les

contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent, je ne sais où, qu'un moine, appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf. Et passe pour cela : car, bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. Souhaitti, et bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne méritât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple et commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silence, octaves, mesures, temps, et valeurs des notes ; choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé ; il étoit néanmoins très-vrai de dire que, quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais, outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là ; et sitôt qu'ils voulurent parler du fond du système ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions et les clefs, en sorte que

le même morceau se trouvoit noté et transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces messieurs avoient ouï dire aux croque-sol de Paris que la méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien. Ils partirent de là pour tourner en invincible objection contre mon système son avantage le plus marqué, et ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, et mauvaise pour l'instrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale et meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport, l'académie m'accorda un certificat plein de très-beaux compliments, à travers lesquels on déméloit, pour le fond, qu'elle ne jugeoit mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé : *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique mais profonde de la chose est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences

lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon système y fut faite par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles et montrent toujours le simple dans le redoublé; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent pour chaque intervalle une opération de l'esprit, qui ne peut suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup d'œil que l'une est jointe à l'autre par degrés conjoints; mais, pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, et j'en convins à l'instant. Quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer: et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à

aucun académicien; mais il l'est que tous ces grands savants qui savent tant de choses sachent si peu que chacun ne devroit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature; et par là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent, concentré dans mon système de musique, je m'obstinois à vouloir par lui faire une révolution dans cet art, et parvenir de la sorte à une célébrité qui, dans les beaux-arts, se conjoint toujours, à Paris, avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit, vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutants, et qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage

me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par ledit Quillau, que j'en fus pour mon privilége et n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Desfontaines m'eût promis de la faire aller, et que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon système étoit la crainte que, s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que, pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore beaucoup de temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Américaine appelée mademoiselle des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance: en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, et même

de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas fort chargée de difficultés. Ce succès fut frappant mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais, avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée; mais cette seconde fois j'avois trente ans, j'étois homme fait, et je me trouvois sur le pavé de Paris où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'ont pas bien lu ma première partie. Je venois de me donner des mouvements aussi grands qu'inutiles; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse et aux soins de la Providence, et, pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger, sans me presser, quelques louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalants plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, et au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire,

n'ayant de ma vie mis un sou à cet usage si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt a parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente et solitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie et une des bizarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on s'occupât de moi étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer; et la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les académiciens et autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle, furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à peu près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble : il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes, qui ont duré quinze ans, et qui probablement dureroient encore, si

malheureusement, et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'occupois ce court et précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes que j'avois appris cent fois, et autant de fois oubliés. Tous les matins, vers les dix heures, j'allois me promener au Luxembourg, un Virgile et un Rousseau dans ma poche ; et là, jusqu'à l'heure du dîner, je rémémorois tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse les Athéniens prisonniers gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrois régulièrement, au café de Maugis, les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un

M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, et n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas cependant que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, et c'en étoit assez selon moi pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : Quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché : primons donc, n'importe en quoi ; je serai recherché ; les occasions se présenteront, et mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands et rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, et je m'en voilois la honte par des arguments dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent ; et je crois que je serois arrivé au dernier sou sans m'en émouvoir davantage, si le P. Castel, que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou, mais bon homme au demeurant ; il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les

musiciens, me dit-il, puisque les savants ne chantent pas à votre unisson, changez de cordes, et voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à madame de Beuzenval; allez la voir de ma part. C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vous verrez chez elle madame de Broglie sa fille, qui est une femme d'esprit. Madame Dupin en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous: portez-lui votre ouvrage, elle a envie de vous voir, et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes, ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir long-temps remis d'un jour à l'autre l'exécution de ces terribles corvées, je pris enfin courage, et j'allai voir madame de Beuzenval. Elle me reçut avec bonté. Madame de Broglie étant entrée dans sa chambre, elle lui dit: Ma fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Madame de Broglie me fit compliment sur mon ouvrage, et, me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pen-

dule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Madame de Beuzenval me dit : Vous êtes loin de votre quartier, restez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart d'heure après, je compris par quelque mot que le dîné auquel elle m'invitoit étoit celui de son office. Madame de Beuzenval étoit une très-bonne femme, mais bornée; et, trop pleine de son illustre noblesse polonoise, elle avoit peu d'idée des égards qu'on doit aux talents. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, étoit fort propre, et n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à madame de Beuzenval qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, et je voulus partir. Madame de Broglie s'approcha de sa mère, et lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Madame de Beuzenval se leva pour me retenir, et me dit : Je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier eût été faire le sot, et

je restai. D'ailleurs la bonté de madame de Broglie m'avoit touché, et me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, et j'espérai qu'en me connoissant davantage elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de Lamoignon, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que madame de Broglie, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jacques. J'eus le bon sens de ne pas faire le gentil malgré Minerve, et je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdise, et de ne pouvoir justifier aux yeux de madame de Broglie ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de madame de Broglie disoient

à sa mère : Hé bien, maman ! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros ; mais après m'être ainsi vengé, je fus content. Madame de Broglie poussant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire sensation dans Paris, et devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confessions du comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, est un Mentor dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoissance pour la main dont il me venoit, mais riant quelquefois de l'opinion que paroissoit avoir cette dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je désirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très-bien : c'est le seul ami vrai que j'ai eu parmi les gens de lettres [1].

[1] Je l'ai cru si long-temps et si parfaitement, que c'est à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuscrit de mes Confessions. Le défiant Jean-Jac-

Dès-lors j'osai compter que madame la baronne de Beuzenval et madame la marquise de Broglie prenant intérêt à moi ne me laisseroient pas long-temps sans ressource, et je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez madame Dupin, qui a eu de plus longues suites.

Madame Dupin étoit, comme on sait, fille de Samuel Bernard et de madame Fontaine. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois Grâces. Madame de la Touche, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de Kingston. Madame Darty, la maîtresse, et, bien plus, l'amie, l'unique et sincère amie de M. le prince de Conti, femme adorable autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit et par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin madame Dupin, la plus belle des trois, et la

ques n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

(Au lieu de cette note il y a simplement dans le manuscrit autographe) :

« Voilà ce que j'aurois pensé toujours si je n'étois » jamais revenu à Paris. »

seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite. Elle fut le prix de l'hospitalité de M. Dupin, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général et une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas, je me trouble, je m'égare, et bref me voilà épris de madame Dupin.

Mon trouble ne parut pourtant pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en aperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle. Il n'en falloit pas tant pour me rendre fou; je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois par semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente

étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. Madame Dupin, tout aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse et froide ; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Enfin sa maison, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassembloit des sociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat, les grands, les gens de lettres, les belles femmes : on ne voyoit chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons bleus. Madame la princesse de Rohan, madame la comtesse de Forçalquier, madame de Mirepoix, madame de Brignolé, milady Hervey, pouvoient passer pour ses amies. M. de Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de son cercle et de ses dîners. Si son maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société d'autant mieux composée n'en étoit que plus imposante, et le pauvre Jean-Jacques n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler ;

mais, ne pouvant plus me taire, j'osai écrire. Elle garda ma lettre deux jours sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit, en m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres; ma subite passion s'éteignit avec l'espérance, et, après une déclaration dans les formes, je continuai à vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée; je me trompai. M. de Francueil, fils de M. Dupin et beau-fils de madame, étoit à peu près de son âge et du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure; il pouvoit avoir des prétentions. On disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, et qu'elle vivoit parfaitement bien avec tous les deux. M. de Francueil aimoit et cultivoit les talents. La musique, qu'il savoit très-bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup: je m'attachois à lui, quand tout d'un coup il me fit entendre que madame Dupin trouvoit mes visites trop fréquentes, et me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa

place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après et sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. et madame de Francueil. J'y allai cependant plus rarement; et j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si, par un autre caprice imprévu, madame Dupin ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit à dix jours à son fils, qui, changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à madame Dupin pouvoit seul me rendre souffrable; car le pauvre Chenonceaux avoit dès-lors cette mauvaise tête qui a failli déshonorer sa famille, et qui l'a fait mourir à l'île de Bourbon. Pendant que je fus auprès de lui, je l'empêchai de faire du mal à lui-même ou à d'autres, et voilà tout : encore ne fut-ce pas une médiocre peine ; et je ne m'en serois pas chargé huit jours de plus, quand madame Dupin se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de Francueil me prenoit en amitié : je travaillois avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chimie chez Rouelle. Pour

me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel Saint-Quentin, et vins me loger au jeu de paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière, où logeoit M. Dupin. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent durant ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, pleurésies, et surtout des esquinancies auxquelles j'étois très-sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence, j'eus le temps de réfléchir sur mon état, et de déplorer ma timidité, ma foiblesse, et mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentois embrasé, me laissoient languir dans l'oisiveté d'esprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors, et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talents des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'a-

vois de la composition d'un opéra, et l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, et me faisoient rougir d'oser y songer. D'ailleurs, où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, et prendre la peine de les tourner à mon gré? Ces idées de musique et d'opéra me revinrent durant ma maladie, et, dans le transport de ma fièvre, je composois des vers, des chants, des duo, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres s'ils avoient pu les entendre exécuter. O! si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes et sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire!

Ces sujets de musique et d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser, et même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, et tenter de faire à moi seul un opéra paroles et musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait jadis à Chambéry un opéra-tragédie, intitulé *Iphis et Anaxarète*, que j'avois eu le bon sens de jeter au feu.

J'avois fait à Lyon un autre intitulé *la Découverte du Nouveau Monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé Mably, à l'abbé Trublet, et à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue et du premier acte, et que David m'eût dit, en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant que de mettre la main à l'œuvre, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différents en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, et, prenant pour chaque sujet les amours d'un poète, j'intitulai cet opéra *Les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit *le Tasse;* le second, en genre de musique tendre, étoit *Ovide;* le troisième, intitulé *Anacréon*, devoit respirer la gaieté du dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'Opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je

remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer ; et là, me livrant à tout l'œstre poétique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étois le Tasse pour lors), et mes nobles et fiers sentiments vis-à-vis de son injuste frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la première beauté de l'univers. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait ; mais ce peu, presque effacé par la lassitude et le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois, je ne poussai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison Dupin, madame de Beuzenval et madame de Broglie, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de Montaigu, capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un am-

bassadeur de la façon de Barjac, auquel il faisoit très-assidûment la cour. Son frère le chevalier de Montaigu, gentilhomme de la manche de monseigneur le Dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames, et de celle de l'abbé Alary de l'Académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Madame de Broglie, sachant que le nouvel ambassadeur cherchoit un secrétaire, me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles, et que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de Francueil, qui faisoit tous ses efforts pour me retenir, l'emporta. Je restai, et M. de Montaigu partit, emmenant un autre secrétaire, nommé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Follau, voyant qu'il avoit affaire à un fou, le planta là; et M. de Montaigu, n'ayant qu'un petit abbé, appelé de Binis, qui écrivoit sous le secrétaire, et n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le

chevalier, son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'i me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage, et je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont-Cenis pour voir en passant ma pauvre maman; mais je descendis le Rhône, et fus m'embarquer à Toulon pour Gênes, tant par raison d'économie, que pour prendre un passeport de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence, et à qui j'étois adressé. M. de Montaigu, ne pouvant se passer de moi, m'écrivoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte angloise y avoit mouillé, et visita la felouque sur laquelle j'étois. Cela nous assujettit, en arrivant à Gênes, après une longue et fatigante traversée, à une quarantaine de vingt-un jours. On donna le choix aux passagers de la faire à bord, ou au lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable cha-

leur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nu, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, et je restai là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre et d'étage en étage, trouvant partout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, et, comme un autre Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours, comme j'aurois pu faire pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand, à force de changer de linge et de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes et de mes chemises, des draps, de plusieurs serviettes que je cousis, une couverture de

ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau. Je me fis un siége d'une malle posée à plat, et une table d'une autre que je mis de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai en manière de bibliothèque une douzaine de livres que j'avois. Bref; je m'accommodai si bien, qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres, j'étois presque aussi commodément à ce lazaret qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, les escortoient: l'escalier étoit ma salle à manger, le haut du palier me servoit de table, la marche inférieure me servait de siége; et, quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit, en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table. Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des protestants qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, et d'où je pouvois voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours; et j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment,

si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée et demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours : je les allai passer chez lui, et je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont, son secrétaire, étoit un bon garçon, qui me mena, tant à Gênes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez; et je liai avec lui connoissance et correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie; je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue; et j'arrivai enfin à Venise, impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé. Mais je trouvai que rien n'étoit plus simple : et en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambassade de

Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à ce pauvre homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentit, et me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de Froulay son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, et, depuis l'arrivée de M. de Montaigu, il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de Montaigu, jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même n'y entendît rien, prit en guignon le consul, et sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et chez son conférent; et dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, et

empêcha ses gentilshommes, qui étoient Italiens, ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire, la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son excellence n'auroit pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire qui l'expédioit et le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Sans être François, je trouvai cet usage injuste, et je l'abrogeai pour les François; mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin,

je le lui fis demander, hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passeports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui, dans des baragouins abominables, se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guère la dupe; et je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin. J'eus la bêtise de dire à M. de Montaigu, qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles; et, sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalents. Plus indigné de cette bassesse qu'affecté par mon intérêt, je rejetai hautement sa proposition : il insista, je m'échauffois. Non, Monsieur, lui dis-je très-vivement, que votre excellence garde ce qui est à elle et me laisse ce qui est à moi, je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagneroit rien par cette voie, il en prit une autre, et n'eut pas honte de me dire que, puisque j'avois les profits de sa chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus

pas chicaner sur cet article; et depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, et tout le reste, sans qu'il m'en ait jamais remboursé un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de Binis, bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage, et dont, pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis Mari, ambassadeur d'Espagne, homme adroit et fin, qui l'eût mené par le nez s'il eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert étoit d'engager les Vénitiens à

maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes autrichiennes et même des recrues, sous prétexte de désertion. M. de Montaigu, qui, je crois, vouloit plaire à la république, ne manquoit pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer, dans toutes ses dépêches, qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement et la stupidité de ce pauvre homme me faisoient écrire et faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il vouloit absolument que la plus grande partie de sa dépêche au roi et de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une et l'autre ne contînt absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour, et le samedi que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres et à la forte correspondance dont j'étois chargé par le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable : ce fut de faire dès le jeudi

la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut si heureusement trouvée, que, quoi que je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, il en fallut passer par là, et, tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelque mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, et de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci, par-là, muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi, sauf quelques additions ou corrections à faire sur celles qui devoient venir le vendredi, et auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre tic fort plaisant, et qui donnoit à sa correspondance un ridicule difficile à imaginer; c'étoit de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au lieu de lui faire suivre son cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt celles de Suède, à M. de la Chétardie celles de Pétersbourg, et quelquefois à chacun celles qui venoient de lui-même, en termes un peu différents. Comme de tout ce que je lui

portois à signer, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, et signoit celles pour les autres ambassadeurs sans les lire, cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, et j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles; heureux encore quand il ne s'avisoit pas d'y larder inpromptu quelques lignes de son estoc, qui me forçoient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche, ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, sans quoi il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de sa gloire, de chiffrer autre chose que ce qu'il avoit dit; mais, sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité, je le laissai délirer à ses risques, content de lui parler avec franchise, et de remplir aux miens mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle et un courage qui méritoient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fusse une fois ce que le ciel, qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue

de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même, m'avoit fait être, et je le fus. Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger, servant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple, me tentoient de les imiter; loin d'en rien faire, je servis bien la France, à qui je ne devois rien, et mieux l'ambassadeur, comme il étoit juste, en tout ce qui dépendit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la république, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, et l'affection de tous les François établis à Venise, sans en excepter le consul même, que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues, et qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de Montaigu, livré totalement au marquis Mari, qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs, les négligeoit à tel point que, sans moi, les François qui étoient à Venise ne se seroient pas aperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits,

sans qu'il voulût les entendre, lorsqu'ils avoient besoin de sa protection, ils se rebutèrent, et l'on n'en voyoit plus aucun, ni à sa suite, ni à sa table où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul, et le consul, établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagements à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses, dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guère que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline et sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronèse, leur père, s'étoit engagé pour la troupe italienne, et, après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de Saint-

Luc [1], où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père et la fille. M. de Montaigu me donna la lettre, et, pour toute instruction, me dit: *Voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de Saint-Luc, et qui étoit, je crois, un Zustiniani, afin qu'il renvoyât Véronèse qui étoit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal. Zustiniani battit la campagne, et Véronèse ne fut point renvoyé. J'étois piqué. L'on étoit en carnaval; ayant pris la bahutte et le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés: Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom d'*una siora Maschera.* Sitôt que je fus introduit, j'ôtai mon masque

[1] Je suis en doute si ce n'étoit point S.-Samuel. Les noms propres m'échappent absolument. (Cette note n'est pas dans le manuscrit autographe).

et je me nommai. Le sénateur pâlit, et resta stupéfait. Monsieur, lui dis-je, c'est à regret que j'importune votre Éminence de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de Saint-Luc un homme nommé Véronèse, qui s'est engagé au service du roi, et qu'on vous a fait demander inutilement: je viens le réclamer au nom de sa majesté. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti, que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véronèse fut congédié dès le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, et il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, et presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet, de Marseille. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république; il y avoit eu des voies de fait, et le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité, que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni en sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener: il fut au consul, qui lui dit que ce

n'étoit pas une affaire de commerce, et qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne sachant plus que faire, il revint à moi. Je représentai à M. de Montaigu qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat : je ne me rappelle pas s'il y consentit et si je présentai le mémoire, mais je me rappelle bien que, mes démarches n'aboutissant à rien, et l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, et j'eus même assez de peine à faire consentir M. de Montaigu à passer cet article. Je savois que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette : infidélité dont j'avois inutilement porté l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur, et les engager à délivrer le vaisseau; car, s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé

Patizel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant ces pauvres gens craignoient tous de déplaire au sénat. Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, et j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix et successivement tous les gens de l'équipage, et dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations et le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien : il n'y voulut jamais consentir, et ne dit pas un seul mot. Cette démarche, un peu hardie, eut cependant un heureux succès, et le vaisseau fut délivré long-temps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant sur l'épaule : Capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'acceptai, et où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé Carrio, homme de mérite et très-aimable, qu'on a vu depuis secrétaire

d'ambassade à Paris et chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimement lié à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux si, lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre et d'attention dans tous ces menus détails pour n'en être pas moi-même la dupe, et servir les autres à mes dépens ! Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont pas sans conséquence, j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service : je fus jusqu'à la fin du plus grand ordre et de la plus grande exactitude dans tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, et dont les commis de M. Amelot se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne, n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions : mais je manquois par fois de mémoire et de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois ; et l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plain-

dre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, et dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble vénitien appelé Zanetto Nani, pour fourniture de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs et de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute, et finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Zanetto; celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente survint ma querelle avec l'ambassadeur, et ma sortie de chez lui. Je laissai tous les papiers de l'ambassade dans le

plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu ; je le connoissois trop honnête homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Zanetto avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Zanetto, sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rousselot les trois sequins de ma bourse, pour l'acquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier, sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet, ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet ! Je payai les deux cents francs, et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que, si malheureusement pour lui ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son excellence Zanetto Nani.

Le talent que je crus me sentir pour mon

emploi me le fit remplir avec goût; et, hors la société de mon ami Carrio, du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint-Marc, du spectacle, et de quelques visites que nous faisions toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, surtout avec l'aide de l'abbé de Binis, comme la correspondance étoit très-étendue, et que nous étions en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, et, les jours de courrier, quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, et dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que, m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus avoir enfin mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi, avec qui nous étions

en correspondance, lui faisoient, sur le mérite de son secrétaire, des complimens qui devoient le flatter, et qui, dans sa mauvaise tête, produisirent un effet tout différent. Il en reçut un surtout, dans une circonstance essentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que, le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour sortir que le travail fût achevé, et, me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du roi et des ministres, il signoit en hâte, et puis couroit je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature; ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais, lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du roi, il falloit bien que quelqu'un signât, et je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, et que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siècle, et dont l'Europe a trop peu parlé.

L'avis portoit qu'un homme, dont M. Vincent nous envoyoit le signalement, partoit de Vienne et devoit passer à Venise, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens. En l'absence du comte de Montaigu, qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le marquis de l'Hôpital cet avis si à-propos, que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jacques, si bafoué, que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de l'Hôpital, en remerciant son collègue, comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire et du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de Montaigu, qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut voir aussi dans ce compliment un reproche, et m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de Castellane, ambassadeur à Constantinople, comme avec le marquis de l'Hôpital, quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambassadeur de

France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collègue, s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faisoit si peu de cas de M. de Montaigu, qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans la nécessité de faire la dépêche en son absence. M. de Castellane, en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville : autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, et il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit, de la part de l'ambassadeur, un légitime sujet de plainte; mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un trop bon pied, se remplissoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y

prenoient l'ascendant; et, même parmi eux, les bons serviteurs attachés depuis long-temps à l'ambassade, furent tous malhonnêtement chassés; entre autres, son premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de Froulay, et qu'on appeloit, je crois, le comte Piati, ou d'un nom très-approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de Montaigu, étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, et qui, à force de patelinage et de basse lésine, obtint sa confiance et devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, et du secrétaire, qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme est toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cause encore qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner, il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, et les gentilshommes disposoient des autres loges. Je

prenois, en sortant, la clef de celle que j'avois choisie. Un jour Vitali, qui tenoit les clefs, n'étant pas là, je chargeai le valet de pied qui me servoit, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet de pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, monsieur, vous viendrez, lui dis-je, me les faire à telle heure, dans la maison où j'ai reçu l'affront, et devant les gens qui en ont été témoins, ou après-demain, quoi qu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu et à l'heure me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses mesures; et, tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à l'italienne, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître, mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connois-

soit bon et doux à l'excès pour supporter des torts involontaires, fier et peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence et la dignité dans les choses convenables, et non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par là qu'il entreprit et vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère, pour y faire régner la modestie, inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule et de licence, un repaire de fripons et de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à son excellence, à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte; et ces deux coquins, bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme son excellence ne soupoit pas, nous

avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particulière où mangeoient aussi l'abbé de Binis et les pages. Dans la plus vilaine gargotte, on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passe encore pour ce qui se faisoit en secret; mais on m'ôta ma gondole : seul, de tous les secrétaires d'ambassadeurs, j'étois forcé d'en louer une ou d'aller à pied; et je n'avois plus la livrée de son excellence que quand j'allois au sénat. D'ailleurs, rien de ce qui se passoit au dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur en jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison je ne disois rien au dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, et du reste, et surtout de lui-même, qui, secrètement excité par son âme damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères et

convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un sou de mes appointements; et, quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse et suffire à tout.

Ces deux coquins finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître, qui ne l'avoit déjà pas trop bonne, et le ruinoient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un palazzo le double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartements en étoient incrustés en mosaïque, et garnis de colonnes et de pilastres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de Montaigu fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartements sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages et la canne à ses valets de pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe uniquement sur ce que je le servois trop fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitements, tant qu'en y voyant de l'humeur je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de sa mauvaise volonté fut à l'occasion d'un dîner qu'il devoit donner à M. le duc de Modène et à sa famille qui étoient alors à Venise, et dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en absentasse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de son excellence et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, me dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, monsieur, lui répliqué-je; le poste dont m'a honoré votre excellence m'ennoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes soi-disant tels, et suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que, le jour que vous ferez votre

entrée publique, je suis appelé par l'étiquette et par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie, et à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de Saint-Marc; et je ne vois pas pourquoi un homme, qui peut et doit manger en public avec le doge et tout le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans réplique, l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne cessa de me donner des désagréments, de me faire des passe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste, pour les transmettre à son cher Vitali; et je suis sûr que, s'il eût pu l'envoyer au sénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de Binis pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de faire aucune mention de moi, qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Pa-

tizel, qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier et complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'italien, à cause des réponses du sénat; qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignît au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder et me matter, en me tenant loin de mon pays et du sien, sans argent pour y retourner; et il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris plus modérément : mais Vitali, qui avoit d'autres vues, et qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagrément au dedans, injustice au dehors, et que, dans le décri général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, et lui demandai mon

congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux, et qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, et, lui détaillant mes motifs, je le priois seulement d'obtenir mon congé de son excellence, ajoutant que, de manière ou d'autre, il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps, et n'eus point de réponse. Je commençois d'être fort embarrassé : mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportements très-féroces, je ne lui en vis de ma vie un pareil. Après des torrents d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, et lui demandai, d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusque-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colère et l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte; et, après avoir tiré un bouton qui la

fermoit en dedans : Non pas, monsieur le comte, lui dis-je en revenant à lui d'un pas grave, vos gens ne se mêleront pas de cette affaire ; trouvez bon qu'elle se passe entre vous et moi. Mon action, mon air, le calmèrent à l'instant même : la surprise et l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots ; puis sans attendre sa réponse, j'allai rouvrir la porte : je sortis, et passai posément dans l'antichambre au milieu de ses gens, qui se levèrent à l'ordinaire, et qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, et sortis sur-le-champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il en fut peu surpris ; il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîné, quoiqu'impromptu, fut brillant : tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouvèrent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de son excellence. Elle m'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sou, et, ré-

duit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de Saint-Cyr, avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison; je remerciai tous les autres; et, en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête, et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de Binis, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le surlendemain comme j'avois compté. On avoit vu et approuvé ma conduite; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre au mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit, sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai prendre

congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très-bien, et du comte de Finochietti, ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, et une cinquantaine d'écus chez un marchand, nommé Morandi, que Carrio se chargea de payer, et que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-là : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé, je les remboursai très-exactement sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célèbres amusements de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu, dans le cours de ma jeunesse, combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge ou du moins ce qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise, mais mes occupations, qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations très-simples que je me permettois. La première et la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. le Blond, de Saint-Cyr, Carrio,

Altuna, et un gentilhomme forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, et dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir : c'étoit, de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit et de connoissances, passionnés de la musique, ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes, ou leurs amies, ou leurs maîtresses; ces dernières presque toutes filles à talents, chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi, mais très-peu; les goûts vifs, les talents, les spectacles, nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne; mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvois que je n'avois pas ouï chanter jusqu'alors et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans

les loges, quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là, tout seul, enfermé dans ma loge, je me livrois, malgré la longueur extrême du spectacle, au plaisir d'en jouir à mon aise et jusqu'à la fin. Un jour, au théâtre de Saint-Chrysostôme, je m'endormis, et bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyants et brillants ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie et les chants angéliques de celui qui me réveilla! Quel réveil, quel ravissement, quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles et les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore, et que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi :

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, et je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exé-

tuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéras, et qui n'a pas sa semblable en Italie, ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, et que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talents qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches, à l'église de chacune de ces quatre *scuole*, on a, durant les vêpres, des motets à grand chœur et en grand orchestre, composés et dirigés par les plus grands maîtres d'Italie, exécutés dans des tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout, dans ces délicieux concerts, concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi

ne manquions ces vêpres aux Mendicanti, et nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs même de l'opéra venoit se former au vrai goût du chant sur ces excellents modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laissoient passer que des sons, et me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez M. le Blond : Si vous êtes si curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison : je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me présenta l'une après l'autre ces chanteuses célèbres, dont le nom et la voix étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie... elle étoit horrible. Venez, Cattina... elle étoit borgne. Venez, Bettina, la petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma cruelle surprise. Deux ou trois, cependant, me paru-

rent passables : elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûté, on les agaça : elles s'égayèrent. La laideur même n'exclut pas les grâces ; je leur en trouvai. Je me disois : On ne chante pas ainsi sans âme ; elles en ont. Enfin ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laiderons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardoient si bien leurs visages, que, tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute, quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, et, pour un petit écu, j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'Opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de Saint-Chrysostôme m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, et qui

furent dansées par une petite Bettina, jolie, et surtout aimable fille, entretenue par un Espagnol de nos amis appelé Fagoaga, et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent en hiver.

Mais à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confesser sur cet article? Oui, j'ai quelque chose à dire, en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu de l'aversion pour les filles publiques, et je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée, l'entrée des bonnes maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. le Blond étoient aimables, mais d'un difficile abord, et je considérois trop le père et la mère pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune et belle personne appelée mademoiselle de Cataneo, fille de l'agent du roi de Prusse, mais Carrio étoit amoureux d'elle; il a même été question de mariage. Il étoit à son aise, et je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent pistoles, et, outre

que je ne voulois pas aller sur les brisées d'un ami, je savois que, quand on n'a pas la bourse bien garnie, on ne doit pas se mêler de faire l'amour, surtout à Venise. Je n'avois pas perdu la triste habitude de donner le change à mes besoins; trop occupé pour sentir bien vivement ceux que le climat donne, je vécus près d'un an dans cette ville aussi sage que j'avois fait à Paris, et j'en repartis au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois, par les singulières occasions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. Un soir on parloit à table des amusements de Venise. Ces messieurs, me reprochant mon indifférence pour le plus piquant de tous, me vantoient la gentillesse des courtisannes de Venise, et disoient qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent. Dominique ajouta qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, et que j'en serois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante; et le comte Piati, déjà vieux et vénérable, dit,

avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sensé pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; et malgré cela, par une de ces inconséquences que je ne comprends pas moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon cœur, mon goût, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, et, comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione.* La Padoana étoit assez bien de figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle; je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné; et moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en revins si persuadé que j'étois poivré, que la première chose que je fis en entrant fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que j'éprouvai durant plus de trois semaines, quoiqu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent ne

l'autorisât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aisément être infecté; et quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion ne m'a jamais cependant rendu téméraire; et si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoique avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et quant à son origine et quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, et que j'y avois mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands on accordoit le salut du canon à des gens qui, par le rang, ne

nous valoient certainement pas ; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser, parce que cela m'est toujours impossible ; et quoique le dîné fût très-bon et qu'Olivet en fît bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu et parlant encore moins.

A la première santé du moins j'attendois une salve : rien. Carrio, qui me lisoit dans l'âme, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîner je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire : il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre, et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse remarqué qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien : son accent seul eut suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment, puis s'écriant : Bonne-Vierge! Ah, mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je

ne t'ai vu ! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu ; et, quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même, car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité, et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane ; qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore ; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotte ; qu'elle me prenoit à sa place, qu'elle vouloit m'aimer, parce que cela lui convenoit, qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit, et que, quand elle me planteroit là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle,

me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, et j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place, et de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, et je le fis. Ils causèrent très-long-temps ensemble et tout bas, je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimée à la françoise, et même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t'en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon; mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plutôt que par avarice. Elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la remenâmes chez elle. Tout

en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah! ah! dis-je, en en prenant un, voici une boîte à mouches d'une nouvelle fabrique! pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante : Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent: rien n'est plus juste : mais en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise, et l'effet en est si charmant que je suis surpris

que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idées des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de madame de Larnage, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoit vieille et laide et froide auprès de ma Zulietta! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse; vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah! du moins, si je l'avois su goûter pleine et entière un seul moment... Je la goûtai, mais sans charmes. J'en émoussai toutes les délices; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie qui peigne bien mon caractère, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous

soyez, qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connoître à plein J.-J. Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisanne comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que sans respect et sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel courir dans mes veines; les jambes me flageolent, et, prêt à me trouver mal, je m'asseye, et je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, et ce qui me passoit par la tête en ce moment? Je me disois: Cet objet dont je dispose est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour; l'esprit, le corps, tout en est parfait; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle. Les grands, les princes, devroient être ses esclaves; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant la voilà, misérable

coureuse, livrée au public; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens, et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore détruise l'effet de ses charmes, et la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, et il ne me vint pas même à l'esprit que la vérole pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle, et je suis très-persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions si bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau

dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmèrent que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'aperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, et, persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que, dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et, dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rou-

gir, se rajuster, se redresser, et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se léva le moment d'après, et, se promenant par la chambre en s'éventant, me dit, d'un ton froid et dédaigneux : *Zanetto, lascia le donne, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant, avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les moments si mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite; son orgueil l'eût été du moins, et je me faisois d'avance une jouissance déli-

cieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit repartie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Tout aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; et, comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant, qu'il déterra une petite fille d'onze à douze ans, que son indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent

rent en voyant cette enfant. Elle étoit blonde, et douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mère, et pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, et nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant de recueillir. Cependant, contents d'aller passer les soirées, causer et jouer très-innocemment avec cette enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée, tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il me devenoit moins possible de les y faire entrer, et je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile, comme d'un inceste

abominable. Je voyois les sentiments du bon Carrio prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménagions sans y penser des plaisirs non moins doux, mais bien différents de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, et je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe arrivée peu après ne me laissa pas le temps d'avoir part à cette bonne œuvre, et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet, en sortant de chez M. de Montaigu, étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort, écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, et la sottise qu'il eut d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite et demander justice de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil, chargé par *intérim* des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis aussitôt que ma lettre; je pris ma route par Bergame, Côme et Domo d'Ossola:

je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève, M. de la Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon père, non qu'il ne m'en coûtât extrêmement : mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause; et, pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, et nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble; et, après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de Montaigu. J'avois

fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée d'or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointements, et qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy de la Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, et n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de Montaigu; et, muni de ces pièces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris, très-impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures à Côme, en Valais, et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les îles Boromée, qui vaudroient la peine d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et

mal un travail qui demanderoit le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin [1].

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé; et, en arrivant, je trouvai que dans les bureaux et dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointements, et cela par l'unique raison que n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, et que c'étoit une affaire particulière entre lui et moi. Tout le monde en particulier convint avec moi que j'étois offensé, lézé, malheureux; que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel, inique, et que toute cette

[1] J'ai renoncé à ce projet. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi? il étoit l'ambassadeur; je n'étois, moi, que le secrétaire. Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire; et c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même; on faisoit chorus: mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison et jamais justice, je perdis enfin courage et plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal, et dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut madame de Beuzenval. Toute pleine des prérogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué, qu'en sortant de chez elle je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aie peut-être écrites, et je n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux : mais à

travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause, et ma fierté naturelle, ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, et par là d'aller aux Jésuites, où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique et intrigant de ses confrères, si différent de la bonhommie du bon P. Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. Dupin, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. de Montaigu. Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui, dans moins d'un an, lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale, se fit partout des querelles, reçut des affronts

qu'un valet n'endureroit pas, et finit, à force de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter ses choux. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du moins peu de temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte, et me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Zanetto Nani. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sou comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de Montaigu qu'à sa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse, et dont, par moi seul,

je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite : l'une, qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand et de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit et calmoit ma colère par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen, ami de mon ami de Carrio, et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talents et pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût

des beaux-arts, et n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, et je lui conseillai, pour en prendre le goût, un voyage et six mois de séjour à Paris. Il me crut, et fut à Paris. Il y étoit et m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié: je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes sciences. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit et digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Combien il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir dévoroit sans qu'il s'en doutât lui-même! Quels trésors de lumières et de vertus je trouvai dans cette âme forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit: nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, et, tout en nous contrariant sans cesse, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emmanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit, que le désir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire, avec beaucoup de sang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son âme. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfants. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis; mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun désir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont son cœur étoit dévoré, ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié, il est mort jeune, il a laissé des enfants; et je suis persuadé, comme de mon existence, que sa femme est la première et la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un Espagnol, mais en dedans étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant, depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun

homme comment il pensoit en matière de religion. Que son ami fût juif, protestant, turc, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu, pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement: *Je ne suis chargé que de moi.* Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'âme avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit et fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts d'heure, et minutes, et suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que, si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la musique, pour la peinture; et il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir, seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, et je finissois

par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne ; mais il brusquoit les gens qui, par politesse , vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur : il entendoit raillerie , et il aimoit à railler; il y brilloit même, car il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit, il étoit bruyant et tapageur en paroles; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit on le voyoit sourire, et tout à travers ses emportements il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche , les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son âme.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes, et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller le joindre à Ascoytia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre

nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événements postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin, nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchants qui réussissent: les projets innocents des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, et dont néanmoins je venois d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talents, dont enfin je commençois à sentir la mesure, et dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; et, pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna, je retournai loger à mon ancien hôtel Saint-Quentin, qui, dans un quartier solitaire et peu loin du Luxembourg,

m'étoit plus commode pour travailler à mon aise, que la bruyante rue Saint-Honoré. Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous, ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée Thérèse le Vasseur, étoit de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfants. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé; la mère, ayant essuyé des banqueroutes, fit mal ses affaires, quitta le commerce, et vint à Paris avec son mari et sa fille, qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste, et plus encore de son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond,

de plusieurs abbés irlandois, gascons, et autres gens de pareille étoffe; notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction, m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières et dans les propos, principalement avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins, et ses regards, animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrants.

Elle étoit très-timide; je l'étois aussi. La liaison, que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très-rapidement. L'hôtesse, qui s'en aperçut, devint furieuse; et ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi seul dans la maison, me voyoit sortir avec peine, et soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions, eurent bientôt leur effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête hom-

me ; elle ne se trompa pas : je crus voir en elle une fille sensible, simple et sans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve, furent les ministres de mon triomphe, et c'étoit parce que son cœur étoit tendre et honnête, que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois recula mon bonheur plus que tout autre chose. Je la vis, interdite et confuse avant que de se rendre, vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse et bien insultante pour ses mœurs, et croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant plusieurs jours, empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou. Enfin nous nous expli-

quâmes : elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris, je fis un cri : Pucelage! m'écriai-je; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche! Ah, ma Thérèse, je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois songé d'abord qu'à me donner un amusement, je vis que j'avois plus fait, et que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte un sentiment vif qui remplît mon cœur; il falloit, pour tout dire, un successeur à maman, puisque je ne devois plus vivre avec elle; il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvées en moi; il falloit que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon

cœur étoit vuide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors j'étois seul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout ou rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événements.

Je voulus d'abord former son esprit; j'y perdis ma peine : son esprit est ce que l'a fait la nature; la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien appris à lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis de mes fenêtres, un cadran sur lequel je m'efforçai durant plus d'un mois à lui faire connoître les heures : à peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connoît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut

dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases pour amuser madame de Luxembourg, et ses quiproquos sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, et devant les dames du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentiments, son bon sens, ses réponses et sa conduite, lui ont attiré l'estime universelle, et à moi, sur son mérite, des compliments dont je sentois la sincérité. Auprès des personnes qu'on aime le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées. Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquise de Monpipeau, faisoit le bel-esprit, vouloit diriger le sien, et gâtoit par son astuce la simplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec Thérèse en public; et nous faisions tête à tête de petites promenades champêtres et de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement, et cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé: je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée et domestique fut si avantageuse à mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles et musique. Il restoit seulement quelques accompagnements et remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, et fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné, et même incertain. Il ne revint plus, et j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti: c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : madame de la Poplinière étoit sa très-humble écolière. Rameau faisoit, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, et que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus qu'on pouvoit le lui faire entendre, et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux. Je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant, et répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, et qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dizaine de symphonistes, et pour chanteurs Bérard, Lagarde, et mademoiselle Bourbonnois. Rameau com-

mença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience; mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle et sonore et l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre étoit d'un homme consommé dans l'art, et que le reste étoit d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique : et il est vrai que mon travail, inégal et sans règle, étoit tantôt sublime et tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie et que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistants, et surtout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu, qui dans ce temps-là voyoit beaucoup monsieur, et, comme on sait, madame de la Poplinière, ouït parler de mon ouvrage et voulut l'entendre, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur et à grand orchestre, aux frais du

roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier et d'applaudir; et à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi, et me serrant la main : M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. Madame de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain, madame de la Poplinière me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, et me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, et qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le duc arriva peu après, et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talents, et me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la cour; il en faut refaire un autre. Sur ce seul mot, j'allai m'enfermer chez moi, et, dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet

étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire entrer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talents, et de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit, dans ce nouvel acte, une élévation moins gigantesque et mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble et beaucoup mieux faite, et si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation. Mais, tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fontenoi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entre autres plusieurs opéras au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, et qui venoit d'être changé et réformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changements aux divertissements de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique. Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, et Rameau, tous deux occupés à l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant

donner des soins à celui-là, M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger; et, pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme et la musique. Avant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, et je lui écrivis à ce sujet une lettre très-honnête, et même respectueuse, comme il convenoit. Voici sa réponse, dont l'original est dans la liasse A, nº 1.

15 décembre 1745.

« Vous réunissez, monsieur, deux talents » qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. » Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de » vous estimer et de chercher à vous aimer. Je » suis fâché pour vous que vous employiez ces » deux talents à un ouvrage qui n'en est pas » trop digne. Il y a quelques mois que M. le » duc de Richelieu m'ordonna absolument de » faire en un clin-d'œil une petite et mauvaise » esquisse de quelques scènes insipides et » tronquées, qui devoient s'ajuster à des di- » vertissements qui ne sont point faits pour » elles. J'obéis avec la plus grande exactitude, » je fis très-vite et très-mal. J'envoyai ce mi- » sérable croquis à M. le duc de Richelieu,

» comptant qu'il ne serviroit pas, ou que je le
» corrigerois. Heureusement il est entre vos
» mains, vous en êtes le maître absolu; j'ai
» perdu tout cela entièrement de vue. Je ne
» doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les
» fautes échappées nécessairement dans une
» composition si rapide d'une simple esquisse,
» que vous n'ayez rempli les vuides et suppléé
» à tout.

» Je me souviens qu'entre autres balourdises
» il n'est pas dit dans ces scènes, qui lient les
» divertissements, comment la princesse Gre-
» nadine passe tout d'un coup d'une prison
» dans un jardin ou dans un palais. Comme ce
» n'est point un magicien qui lui donne des
» fêtes, mais un seigneur espagnol, il me
» semble que rien ne doit se faire par enchan-
» tement. Je vous prie, monsieur, de vouloir
» bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une
» idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que
» la prison s'ouvre; et qu'on fasse passer notre
» princesse de cette prison dans un beau palais
» doré et verni préparé pour elle. Je sais très-
» bien que tout cela est fort misérable, et qu'il
» est au-dessous d'un être pensant de se faire
» une affaire sérieuse de ces bagatelles; mais

» enfin puisqu'il s'agit de déplaire le moins
» qu'on pourra, il faut mettre le plus de rai-
» son qu'on peut, même dans un mauvais di-
» vertissement d'opéra.

» Je me rapporte de tout à vous et à M. Bal-
» lod, et je compte avoir bientôt l'honneur de
» vous faire mes remerciements, et de vous
» assurer, monsieur, à quel point j'ai celui
» d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre, comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu; et la souplesse courtisanne qu'on lui connoît l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau-venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire et dispensé de tous égards pour Rameau qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis à travailler, et en deux mois ma besogne fut prête. Elle se borna, quant aux vers, à très-peu de chose : je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles, et j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long et plus pénible. Outre que j'eus à

faire plusieurs morceaux d'appareil, et entre autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers et par des modulations très-rapides, des symphonies et des chœurs dans des tons fort éloignés : car, pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, et surtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie, et je puis dire que dans ce travail ingrat et sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'Opéra. Des trois auteurs je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, et Rameau n'y vint pas, ou se cacha.

Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début :

Mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que madame de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les paroles de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, et qui faisoit foi qu'elles étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par madame de la Poplinière, et justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, et il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois et qui certainement m'étoient dus, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin, et de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changements indiqués par madame de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand

opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, et je la refusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation devant le roi, il n'eut pas le temps d'en faire une, et il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne et d'un style très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, et j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi et gendre de M. Mussard mon parent et mon ami, que les connoisseurs avoient été très-contents de mon ouvrage, et que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau; mais celui-ci, de concert avec madame de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur le livre qu'on distribue aux spectateurs, et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire; et Rameau aima mieux que son nom fût supprimé que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. le duc de Richelieu: il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Écosse. A son retour, je me

dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; et mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sou de bénéfice ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, et pensoit avantageusement de mes talents; mais mon malheur et madame de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, et à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes: d'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, et qui ne veut souffrir aucun concurrent, et de plus, un péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, et sincère ami de M. de la Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il con-

noissoit bien, et qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à peu près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, et dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, et qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, et que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec la plus vive impatience. Un soir, en

rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, et je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience dont j'eus honte au dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jacques se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt et par la curiosité! Je remis sur-le-champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, et me levai le lendemain assez tard sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'aperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre de change. J'eus bien des plaisirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre. J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes et de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune et la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui serroit le cœur et lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons

qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, surtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après.

Le temps s'écouloit, et l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, et, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemples, sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins; elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une personne avide, et que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas de folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressants besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, et je ne me bornois pas à cela; mais, par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie

à ses croquants, Thérèse étoit en proie à sa famille, et je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfants de madame le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, étoit la seule qui nourrissoit son père et sa mère, et qu'après avoir été longtemps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces appelée Goton étoit assez aimable, et d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple et les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce *ma nièce*, la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De là le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, et que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, et n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon

opéra ; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, et j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue, et j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce ; et, ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, et le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'étois éloigné de celle de M. Dupin. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, et ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, et Thieriot seul vivoit dans l'une et dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. Dupin. M. de Francueil suivoit alors l'histoire naturelle et la chimie, et faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences ; il vouloit pour cela faire un livre, et il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Madame Dupin, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à peu près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun

pour une espèce de secrétaire, et c'étoit là l'objet des semonces de Thieriot. J'exigeai préalablement que M. de Francueil emploieroit son crédit et celui de Jélyotte pour faire répéter mon ouvrage à l'Opéra ; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, et plusieurs morceaux furent très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, et même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai, sans mot dire, et sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. Francueil m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, et dans cette occasion et dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni madame Dupin, ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé mes talents sur les leurs. Cependant comme madame Du-

pin m'en a toujours supposé de très-médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, surtout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire, et, sans plus songer à des talents vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps et mes soins à me procurer ma subsistance et celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à madame Dupin et à M. de Francueil. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car, avec huit à neuf cents francs par an que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue Saint-Jacques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chimie; j'en fis plusieurs cours avec M. de Fran-

cueil chez M. Rouelle, et nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science, dont nous possédions à peine les éléments. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri II pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. Dupin, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, et dont je reparlerai peut-être dans mon supplément. On y joua la comédie; j'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entre autres une pièce en vers intitulée l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher; et tout cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chimie, et celui que je faisois auprès de madame Dupin.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma

pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière ; et, quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le chantier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, et que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui et moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'Opéra, chez une madame la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée à cause de la bonne et sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, et il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de Graville, vieux débauché, plein de politesse et d'esprit, mais ordurier, y logeoit, et y attiroit une folle et brillante jeunesse en officiers aux gardes et mousquetaires. Le commandeur de Nonant,

chevalier de toutes le filles de l'Opéra, y apportoit journellement les anecdotes de ce tripot. M. du Plessis, lieutenant-colonel retiré, bon et sage vieillard; Ancelot [1], officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçants, des financiers, des vitriers, mais polis, honnêtes, et de ceux qu'on distinguoit dans leur métier: M. de Besse, M. de

[1] Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les Prisonniers de guerre, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière et en Bohème, et que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singulière raison que jamais le roi, ni la France, ni les François, ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, et que, républicain et frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie, et que j'étois honteux de montrer. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe déposé aux archives nationales).

Forcade, et d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés et des gens de robe que je n'y ai jamais vus, et c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, et l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur, avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche qu'il ne fût si plaisant, que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table : tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, et les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte; car l'allée qui menoit chez madame la Selle étoit la même où étoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles tous nos messieurs alloient causer avant ou après dîné. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai jamais. Quant à madame la Selle, je continuai d'y aller manger assez

souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amusantes, et j'y pris aussi peu à peu, non grâce au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchements clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires; et celui qui peuploit le mieux les Enfants-Trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, et dans le fond très-honnêtes gens, et je me dis : Puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule; et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde à faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui de plus craignoit ce nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sûre, appelée mademoiselle Gouin, pour lui confier ce dépôt; et, quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin, à la pointe

Saint-Eustache. J'allai l'y voir plusieurs fois, et je lui portai un chiffre que j'avois fait à double sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant; et il fut déposé par la sage-femme au bureau des Enfants-Trouvés, dans la forme ordinaire. L'année suivante, même inconvénient et même expédient, au chiffre près, qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée. Quant à présent, tenons-nous à cette première époque. Ses suites, aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec madame d'Epinay, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appeloit mademoiselle des Clavelles, et venoit d'épouser M. d'Epinay, fils de M. de la Live de Bellegarde, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de Francueil. Elle étoit musicienne aussi, et la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité.

M. de Francueil m'introduisit chez madame d'Epinay; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talents : c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie appelée mademoiselle d'Ette, qui passoit pour méchante, et qui vivoit avec le chevalier de Valory, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à madame d'Epinay, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de Francueil lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques au point de n'être pas même cachées à M. d'Epinay. M. de Francueil me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, et dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris et n'en ouvrirai de la vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part et d'autre rendoit ma situation très-embarrassante, surtout avec madame de Francueil, qui me connois-

soit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes ; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Madame de Francueil, qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels; et madame d'Epinay m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour Francueil, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition. Il faut rendre justice à madame d'Epinay. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à Francueil avec éloge, et ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, et pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur

amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complaisance, mais toujours avec droiture et fermeté. Malgré ma bêtise et ma gaucherie, madame d'Epinay voulut me mettre des amusements de la Chevrette, château près de Saint-Denis, appartenant à M. de Bellegarde. Il avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, et qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve, on ne me donna plus de rôle.

En faisant la connoissance de madame d'Epinay, je fis aussi celle de sa belle-sœur, mademoiselle de Bellegarde, qui devint bientôt comtesse de Houdetot. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage; elle me fit voir l'appartement qu'on lui préparoit, et me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable; mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, et m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot de-

puis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, et je m'étois surtout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avoit une Nanette, ainsi que j'avois une Thérèse; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien tout au moins de figure que sa Nanette, avoit une humeur douce et un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme; au lieu que la sienne, pie-grièche et harengère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi, qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier peut-être qui ait vu sa portée, et qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-Saint-Denis, près l'Opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dî-

ner avec moi tête à tête en pique-nique. Il travailloit alors à l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont arrogants et durs pour tout homme qui commence; et la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac et de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir, ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, et ce grand métaphysicien eut de son premier livre, et presque par grâce, cent écus qu'il n'eût peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-Royal, et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier fleuri. Il falloit que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot, car lui, qui manquoit presqu'à tous ses rendez-vous, fussent-ils même avec des femmes, ne manqua jamais à aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille

périodique intitulée *le Persifleur*, que nous devions faire alternativement Diderot et moi. J'en esquissai la première feuille, et cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événements imprévus nous barrèrent, et ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le Dictionnaire encyclopédique, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de Chambers, semblable à peu près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, et me proposa la partie de la musique, que j'acceptai et que j'exécutai très à la hâte et très-mal dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de Francueil, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, et à qui je payai dix écus tirés de ma poche, et qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des librai-

res, une rétribution dont il ne m'a jamais parlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins, qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les Aveugles*, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels dont madame du Pré de Saint-Maur et M. de Réaumur furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à madame de Pompadour pour la conjurer de le faire relâcher ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissements qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir au pied de ce

malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, et jamais à Diderot lui-même.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entre autres chez madame Dupin celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, et du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la Poplinière celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-aux-Roses [1], où le prince avoit une

[1] C'est la leçon du manuscrit autographe déposé aux archives nationales; mais la mémoire de Rousseau l'a trompé. Fontenai-aux-Roses est du côté de

maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper, le prince me parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux Allemands attachés au prince. L'un appelé M. Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, et devint ensuite son gouverneur après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. Grimm, qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très-mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffell et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le sieur Grimm n'alla pas tout-à-fait si vite. Il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de

Sceaux. C'est certainement Fontenai-sous-Bois, auprès de Vincennes, comme la suite du texte le prouve. (Note de l'éditeur).

ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîné l'on parla de musique; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîné on fit apporter de la musique italienne. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince; et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, et qu'on lui avoit donné le château et le parc de Vincennes pour prison sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! Mais, retenu deux ou trois jours chez madame Dupin par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul. D'Alembert et le trésorier de la sainte Chapelle étoient avec lui. En entrant je ne vis que lui, je ne fis qu'un saut, un cri, je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots; j'étouffois de tendresse et de joie. Son premier mouvement, après ce transport,

fut de se tourner vers l'ecclésiastique et de lui dire : Vous voyez, monsieur, comment m'aiment mes amis. Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je trouvai Diderot très-affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible ; et, quoiqu'il fût fort agréablement au château, et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avoit besoin de la société de ses amis, pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante ; et tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi, j'allois à pied quand j'étois seul, et j'allois vite pour arriver plutôt.

Les arbres de la route, toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante: *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?*

A l'instant de cette lecture je vis un autre univers, et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés sur le papier dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire, qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle; sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusque dans la musique. Avant de l'avoir apprise, je savois par cœur des multitudes de chansons: sitôt que j'ai su

chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés j'en susse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut; je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite en crayon sous un arbre. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet et la suite inévitable de ce moment d'égarement.

Mes sentiments se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu; et ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un si haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie

dans mes autres ouvrages. Je lui consacrois les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, et je tournois et retournois dans ma tête mes périodes avec des peines incroyables; puis, quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisoit tout perdre, et quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire madame le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille et son mari plus près de moi, et c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée, je lui dictois, de mon lit, mon travail de la nuit; et cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument d'ordre et de logique : de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus foible de raisonnement, et le plus pauvre de nombre et

d'harmonie; mais, avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à Grimm, avec lequel, depuis son entrée chez le comte de Friese, je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, et autour duquel je passois avec lui tous les moments que j'avois de libres, à chanter des airs italiens et des barcarolles sans trève et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin; et sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez madame Dupin, on étoit sûr de me trouver chez M. Grimm, ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise, dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, et j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même étoit négligée, c'est-à-dire que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre renouvela plus vivement que jamais le désir que j'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse : mais l'embarras de sa nombreuse famille, et surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion se présenta de faire un effort, et j'en profitai. M. de Francueil et madame Dupin, sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel à cinquante louis; et, de plus, madame Dupin, apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela : avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse, nous mîmes tout en commun, et ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue Grenelle St.-Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bonhomme, très-doux, qui craignoit extrêmement

sa femme, et qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que Grimm par plaisanterie transmit dans la suite à la fille. Madame le Vasseur ne manquoit pas d'esprit; elle se piquoit même de politesse et d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens: du reste assez bonne mère parce qu'elle trouvoit son compte à l'être, et couvrant les fautes de sa fille parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et, du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange: notre attachement croissoit avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si

nos plaisirs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité : nos promenades tête à tête hors de la ville où je dépensois magnifiquement huit ou dix sous à quelque guinguette ; nos petits soupers à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passants ; et, quoique nous fussions au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas composés pour tout mets d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, et d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que vos assaisonnements sont délicieux! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer, et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous eût averti. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles; je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à peu près dans le même temps

une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eue à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable; mes liaisons avec lui n'étoient guère moins étroites qu'avec Grimm et devinrent aussi familières; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines et folles polissonneries de Klupffell et par les plaisants germanismes de Grimm, qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléoit, et nous nous trouvions si bien ensemble que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui, par convention, ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit pas l'entretenir en entier. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce, et peu faite à son métier, auquel une sorcière, qu'elle avoit avec elle, la styloit de son mieux. Les propos et le vin

nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ses honneurs à demi; et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. Grimm a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si longtemps avec elle; et, s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fût par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de Friese il logeoit chez des filles au même quartier de Saint-Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que Saint-Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré; et je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'aperçut à quelque signe, et surtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession. Je fis bien; car, dès le lendemain, Grimm vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant; et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis pleinement et librement dans ma confidence, j'a-

vois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté du naturel de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de Grimm qu'offensée de mon infidélité ; et je n'essuyai de sa part que des reproches touchants et tendres dans lesquels je n'aperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire : mais un exemple qui se présente mérite cependant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si extraordinaire, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à Grimm et à Klupffell, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux le nom de papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a

plu de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ces temps-là ni durant ma jeunesse : car assûrément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante, 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père et ma patrie et Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre, vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux

réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfants, et mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure et sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir purifier, et dont ils n'ont plus fait par leurs formules qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'âme avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple; mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée pour tous mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau,

du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable; tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non, je le sens et je le dis hautement, cela n'est pas possible; jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans entrailles, sans mœurs, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres; je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourront me lire à se laisser abuser par la même erreur; je me contenterai de dire qu'elle fut telle que dès-lors je ne regardai plus mes liaisons avec Thérèse que comme un engagement honnête et saint, quoique libre et volontaire; ma fidélité pour elle, tant qu'il duroit, comme un devoir indispensable; l'infraction que j'y avois faite une seule fois comme un véritable adultère. Et quant à mes enfants, en les livrant à l'éducation publique, faute de

pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers ou paysans plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais loin que ma raison m'ait donné jamais le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par là du sort de leur père, et de celui qui les menaçoit lorsque j'aurois été forcé de les abandonnner. Si je les avois laissés à madame d'Epinay ou à madame de Luxembourg, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelque autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été élevés en honnêtes gens? je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parents; il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants-Trouvés, ainsi que les deux autres; et il en fut de même des deux suivants; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par

égard pour la mère; mais je le dis à tous ceux à qui nos liaisons n'étoient pas cachées; je le dis à Diderot, à Grimm; je l'appris dans la suite à madame d'Épinay, et dans la suite encore à madame de Luxembourg, et cela librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité, et pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une très-honnête femme, très-discrète, et sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis auquel j'eus quelque intérêt de m'ouvrir fut le médecin Thierry, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis le mieux pour mes enfants, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, madame le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle et sa fille, chez madame Dupin, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit

dans le secret de sa fille. Madame Dupin, qui est bonne et généreuse, et à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchements de cœur. J'ignorois que madame Dupin, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite; j'ignore encore si madame de Chenonceaux sa bru le fut aussi; mais madame de Francueil sa belle-fille le fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre, qu'on trouvera dans mes recueils, et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre madame le Vasseur et sa famille; car les plus déterminantes venoient de là, et je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de madame Dupin et de l'amitié de madame de Chenonceaux; je l'étois de celle de madame de Francueil, qui d'ailleurs mourut long-temps avant que

mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, et ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui qu'ils méritent eux-mêmes. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le désir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, et les entrailles de père ne sauroient parler bien puissamment pour des enfants qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous quittant nous respecte encore, ce ne sont pas là des fautes, ce sont des bassesses d'âme et des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de Chenonceaux me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite et l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne fort aimable, et qui de son côté

parut me distinguer parmi les scribes de M. Dupin. Elle étoit fille unique de madame la vicomtesse de Rochechouart, grande amie du comte de Friese, et par contre-coup de Grimm qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille; mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite; et Grimm, qui dès-lors visoit au solide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs et qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands. Madame Dupin, ne trouvant pas dans madame de Chenonceaux toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit sa maison fort triste; et madame de Chenonceaux, fière de son mérite et peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agréments de la société et rester presque seule dans son appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique et penseur, quoique par fois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'étoit du tout point celle d'une jeune femme qui

sort du couvent, étoit pour moi très-attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans : son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eût été grande et belle si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux, d'un blond cendré et d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, et m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, et que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle et de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête à tête avec elle à lui montrer gravement l'arithmétique, et à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant ni lui jeter une œillade. Cinq ou six ans plus tard je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une seule fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle auroit les premiers et les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez madame Dupin, je m'étois toujours contenté de mon sort, sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de Francueil,

étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année, M. de Francueil, qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large et dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer, son caissier, étoit vieux, riche, et vouloit se retirer. M. de Francueil m'offrit cette place, et, pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisît pas de bonne foi, j'acquis lentement et mal les connoissances dont j'avois besoin, et tout cet ordre de compte, embrouillé à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondement tant bien que mal. J'en commençai même les fonctions; je tenois les registres et la caisse; je donnois et recevois de l'argent, des récépissés, et, quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans com-

mençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de Francueil fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier, et je ne doute point que le mauvais sang que je fis durant cette absence n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver, durant mes premières années, une rétention d'urine presque continuelle, et ma tante Suzon, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant; ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquents besoins d'uriner, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge

de trente ans sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avois souffertes me donnèrent une ardeur d'urine, et des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, et n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit près de six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Madame Dupin m'envoya le célèbre Morand, qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables, et ne put jamais venir à bout de

me sonder. Il me conseilla de recourir à Daran, dont les bougies plus flexibles parvinrent en effet à s'insinuer et vaincre l'obstacle; mais en rendant compte à madame Dupin de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours, qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs, comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? et n'aurois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, et, durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans toutes les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu de temps qui me restoit à vivre, j'appliquai toutes les



forces de mon âme à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre et les efforts que je fis pour en triompher sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, et plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être et le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu : mais, tandis que je foulois aux pieds les jugements insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands et des soi-disant sages, je me laissois subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui, jaloux de me voir marcher fièrement et seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art

d'écrire, mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre, et qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié; mon humeur facile et douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, et je n'eus pas un seul ennemi : mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom, et qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier de la musique, à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût, et le seul qui pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, et, faisant taire la vanité, de caissier de financier je me fis copiste de mu-

sique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force pour le reprendre aussitôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Diderot s'étoit chargé de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout pardessus les nues ; il n'y a nul exemple d'un succès pareil.* Cette faveur du public, nullement briguée et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de Francueil pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que madame Dupin, de toutes leurs bontés, et pour leur demander leur pratique. Francueil, ne comprenant rien à ce billet, et,

me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à madame Dupin et à tout le monde que j'étois devenu fou; je laissai dire, et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure: je quittai la dorure et les bas blancs, je pris une perruque ronde; je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable: Grâces au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de Francueil eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibart, jadis gouverneur du jeune Chenonceaux, et connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* [1].

Quelque austère que fut ma réforme somp-

[1] Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par Francueil et ses consorts; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors et long-temps après à tout le monde, jusqu'à la formation du complot, et dont les gens de bon sens et de bonne foi ont dû conserver le souvenir. (Cette note n'est pas dans le manuscrit autographe).

tuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau et en quantité, reste de mon équipage de Venise, et pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le service de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres, et que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, et entre autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, et qui faisoient mon principal fonds de garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse et moi soupçonnâmes son frère, qu'on savoit être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon; mais tant d'indices le confirmèrent qu'il nous resta malgré qu'elle en eût. Je n'osai faire d'exactes recherches de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi. Je déplorai le sort de Thérèse et le mien, de tenir à une famille

si mêlée, et je l'exhortai plus que jamais à secouer un joug si dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, et je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, et m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes cependant m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant; et je crois que les médecins auxquels je me livrai me firent bien autant de mal que ma maladie. Je vis successivement Morand, Daran, Helvétius, Thierry, Malouin, qui, tous très-savants, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, et m'af-

foiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant aperçu que les sondes de Daran, qui seules me faisoient quelque effet, ne me donnoient qu'un soulagement momentané, me voilà faisant à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut que j'en aie employé pour cinquante louis. On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible ne me laissoit pas travailler sans distraction, et qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi de concert. Indigné de voir tant de

petits messieurs Josse, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas leur laisser les rieurs pour eux. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba sous ma coupe, fut rudement mal mené dans une lettre à M. Grimm. Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, et, sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un jésuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la main; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince et ce qui étoit du moine, et, tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachronisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce, qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un sou-

verain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir affaire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit: *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer; et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus, peu de temps après, un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu, ce même M. Bordes, de Lyon, qui, dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés et rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, et je ne lui avois pas envoyé mes écrits, faute d'occasions toutes trouvées pour les lui faire passer. J'avois donc tort, et il m'attaqua, hon-

nêtement toutefois, et je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi, sans me nommer, d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité, et peu de profit pour ma bourse; Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout. Et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps et tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit. Cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bizarre qui ne re-

cherchoit personne, et ne se soucioit de rien que de vivre libre à sa manière ; c'en étoit assez pour qu'il ne le pût pas. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance, et, de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Les cadeaux de toute espèce venoient me chercher. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands et petits, et de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les

donneurs, qui vouloient avoir l'honneur de vaincre ma résistance et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu, si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, et, pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, et le système que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de madame le Vasseur. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, et les *gouverneuses*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout, et cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout sans succès; la maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient des chuchoteries continuelles avec mes amis; tout étoit mystère et secret pour moi dans mon ménage, et pour ne pas m'ex-

poser sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu, pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier, et non pas agir; on me laissoit dire, et l'on alloit son train.

Ces tiraillements continuels et les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, et que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul, je rêvois à mon grand système, j'en jetois quelque chose sur le papier à l'aide d'un crayon et d'un livret que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagréments imprévus d'un état de mon choix me jetèrent par diversion tout-à-fait dans la littérature, et voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile et l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton et sans être en état de le prendre, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvois

vaincre ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte, et j'affectai de mépriser la politesse, que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon âme, y prenoit l'intrépidité de la vertu; et c'est, j'ose le dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel. Cependant, malgré la réputation de misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis et mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un seul mot désobligeant à qui que ce fût.

Le Devin du Village acheva de me mettre à la mode, et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un dé-

tail dans lequel je dois entrer pour l'éclaircissement de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot et Grimm. Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, et s'unirent plus étroitement encore entre eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre, mais Grimm, étranger et nouveau-venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez madame de Chenonceaux, chez madame d'Epinay, chez le baron d'Holbach, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple : mais aucun des siens ne devint jamais le mien; voilà peut-être ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de Friese, il nous donnoit assez souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de Friese, ni du comte de Schomberg, son parent, qui

logeoit chez lui, ni d'aucune des personnes, tant hommes que femmes, avec lesquelles Grimm eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que Grimm le connût lui-même, et je lui étois toujours resté attaché depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à peu près au temps dont je parle envers le même Grimm avec lequel il s'étoit très-étroitement lié. Grimm, après avoir vu quelque temps mademoiselle Fel de bonne amitié, s'avisa tout à coup de devenir éperduement amoureux d'elle, et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passoit les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ou-

verts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde : l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, et l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Friese, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, et qu'il avalloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire sans que jamais il m'ait parlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit,

et c'eût été réellement une anecdote assez merveilleuse que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit Grimm à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde, par là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait: j'en fus navré; car tous les sentiments vifs dont il faisoit trophée étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois pourtant bien aise qu'il réussît dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour: Grimm, vous me négligez, je vous le pardonne: quand la première ivresse des plaisirs bruyants aura fait son effet, et que vous en sentirez le vuide, j'espère que vous reviendrez à moi, et vous me retrouverez toujours: quant à présent ne vous gênez point; je vous laisse libre, et je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec madame d'Épinay qu'il l'a

été dans la suite, étoit la maison du baron d'Holbach. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres, et, par son savoir et ses connoissances, tenant bien sa place au milieu d'eux : lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour il me demanda pourquoi je le fuyois ; je lui répondis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina, et vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne savoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos ; il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la Chevrette chez madame d'Epinay, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, et il repartit le même jour ; mais nous causâmes quelques moments après le dîné. Madame d'Epinay lui avoit parlé de moi et de mon opéra des Muses galantes. Du-

clos, doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par sa connoissance, ma timidité, ma paresse, me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui : mais, encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; et ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons, moins étroites, moins durables, et dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, et durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite : j'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut madame la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé dans l'ambassade de Venise M. de Montaigu. Ma-

dame de Créqui m'écrivit : je l'allai voir ; elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois ; j'y vis plusieurs gens de lettres, et, entre autres, ce M. Saurin, l'auteur de *Spartacus*, de *Barnevelt*, etc., devenu depuis lors mon très-cruel ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien vilainement persécuté.

On voit que, pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer et gratter mes fautes, ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit, de jour en jour, Paris plus insupportable, et me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont madame le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. Grimm y vint une fois avec nous [1]. Le vicaire

[1] Puisque j'ai négligé de raconter une petite mais mémorable aventure que j'eus là avec ledit

avoit de la voix, chantoit bien, et, quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter mes trios de Chenonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que Grimm et le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits et chantés dans des moments de bien douce joie, et que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mademoiselle Davenport en a peut-être déjà fait des papillotes; mais ils méritoient d'être conservés. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement et fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, un autre refuge fort de mon goût chez M. Mussard, mon

M. Grimm, un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de S. Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais, en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors au fond de son cœur le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

compatriote, mon parent et mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles moments. M. Mussard étoit un joaillier, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête, et avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi, avoit pris le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce et les affaires, et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et la mort. Le bon homme Mussard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci dans une maison très-élégante qu'il s'étoit bâtie, et dans un très-joli jardin qu'il avoit planté de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, et il en trouva en si grande quantité que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers entier n'étoit que coquilles, débris de coquilles, et qu'en un mot la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées qu'elles se seroient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire en folie,

si, très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis, qui trouvoient chez lui l'asile le plus agréable, la mort ne fût venue le leur enlever par la plus étrange et cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, et qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serrements de cœur les derniers temps de ce pauvre et digne homme, qui, nous recevant encore avec tant de plaisir Lenieps et moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux le repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir humer à peine quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable et très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits dignes de l'immortalité, et qui n'avoit rien dans la société du coloris qu'il donnoit à ses

ouvrages; le médecin Procope, petit Ésope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du *Despotisme oriental*, et qui, je crois, étendoit les systèmes de Mussard sur la durée du monde; en femmes, madame Denis, nièce de Voltaire, qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; madame Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; madame de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, et qui, quoique fort maigre, eût été très-aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à peu près la société de M. Mussard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage; et je puis dire que, pendant plus de six mois, j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, et qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de la cohue, je me rendis à la fin, et je fus passer à Passy huit ou dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Mussard jouoit

du violoncelle, et aimoit passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, et surtout des *opere buffe* que nous avions vu l'un et l'autre en Italie, et dont nous étions tous deux transportés. La nuit, ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre, car les amours de Ragonde n'y ressembloient pas du tout. Le matin, en me promenant et prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me vinrent. Je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté qui étoit au haut du jardin, et au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces essais à Mussard et à mademoiselle Duvernois sa gouvernante qui étoit une très-bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue, *J'ai perdu mon serviteur;* l'air du Devin, *l'Amour croît s'il s'inquiète;* et le dernier duo, *A jamais, Colin, je t'engage,* etc. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissements et les encouragements de l'un et de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai

fait tant de fois de choses du moins aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit à quelques vers près, et toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris que ce qui étoit purement remplissage; et j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que longtemps après.

Échauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, et j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement, pour jouir de ma pièce, la faire passer à l'Opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées; et d'ailleurs le mauvais succès des Muses galantes m'en faisoit prévoir un pareil pour le Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, et se chargea de faire

essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, et les *petits violons* [1] qui la dirigèrent ne surent eux-mêmes quel en étoit l'auteur qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que, dès le lendemain, dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos, qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité; Duclos tint bon, et le débat entre eux devint si vif, qu'un jour à l'Opéra ils alloient sortir ensemble si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi, je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos:

[1] C'est ainsi qu'on appeloit Rebel et Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant toujours ensemble jouer du violon dans les maisons.

(Il y a tout simplement dans le manuscrit cité):

C'est ainsi qu'on a toujours désigné Rebel et Francœur.

il fallut revenir à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, et la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché et où je m'éloignois le plus de la route commune étoit le récitatif : le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle, et marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette terrible innovation; on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil et Jélyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec mademoiselle Fel, Grimm, et, je crois, l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du roi. Jélyotte faisoit Colin, mademoiselle Fel Colette, Cuvilier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'Opéra. Je dis peu de chose; c'étoit

Jélyotte qui avoit tout dirigé : je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, et, malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du grand commun. Il y avoit là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avoit eu d'y entrer. Un officier qui étoit là dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit : mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux, sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air fat et avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite; sa croix de Saint-Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudence et malgré moi : tandis qu'il débi-

toit ses mensonges je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistants péroroient sur sa relation. Je m'aperçus dans la rue que j'étois en sueur, et je suis sûr que, si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir.

Me voici dans un de ces moments critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire, grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai

de cette façon dans la même salle où devoient arriver, une demi-heure après, le roi, la reine, la famille royale, et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui étoit la sienne : c'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis la petite loge plus élevée où se plaça le roi avec madame de Pompadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis convenablement; et, après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, Oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis, Je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose,

m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi. Mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux ni malpropre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon le temps et les modes, elle est quelquefois même un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le murmure et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien, que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendois autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, et qui s'entre-disoient à demi-voix, Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pu contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même en me rappelant le concert de M. de Treytorens. Cette réminis-

cence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, et je me livrois bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, et sûrement, s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus grands transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le soir même M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury, qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, et que le roi vouloit me l'annoncer lui-même.

Croira-t-on que la nuit qui suivit une journée aussi brillante fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi? Ma première idée, après

celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la galerie ou dans les appartements du roi, au milieu de tous ces grands, attendant le passage de sa majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit éloigné de tout cercle, et qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa majesté, qui daignoit s'arrêter, et m'adresser la parole. C'étoit là qu'il falloit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air et le ton sévère que j'avois pris, me montrer toutefois sensible à l'hon-

neur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, et j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment, et sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me résoudre à tout risque de ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'alloit imposer. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser parler d'indépendance et de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire! que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins, et bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc, en y renonçant, prendre un parti très-conséquent à mes principes, et sa-

crifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à Grimm, qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé; et je partis le matin.

Mon départ fit du bruit, et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde; m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait, et contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain, Jélyotte m'écrivit un billet où il me détailla les succès de ma pièce, et l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, sa majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume, *J'ai perdu mon serviteur; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que, dans la quinzaine, on devoit donner une seconde représentation du Devin, qui constateroit aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois sur les neuf heures chez madame d'Epinay, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un me fit signe de ce fiacre d'y monter; j'y monte: c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe.

Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que, si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de madame le Vasseur et de sa fille; que je leur devois de ne négliger aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain; et, comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que, puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter et l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, et nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; et nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, et moi m'en défendant parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez madame d'Epinay, il ne voulut point; et, quelque effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous

tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisants. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui qu'ils se lièrent, et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot et Grimm semblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que c'étoit mauvaise volonté de ma part si elles n'étoient pas plus à leur aise, et qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau de tabac, et je ne sais quoi encore, par le crédit de madame d'Epinay. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'Holbach, dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manége; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, et j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle et peu discret de mes amis, qui, cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres à me rendre en effet misérable.

Le carnaval suivant, 1753, le Devin fut

joué à Paris, et j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture et le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'Opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire : cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les scènes, réussit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jélyotte, et je rétablis le mien tel que je l'avois fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, et a paru, même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai la pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, et je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes à

dire ne me laissent pas le temps de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une, qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'Holbach sa musique; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit, en me montrant un recueil de pièces de clavecin : Voilà des pièces qui ont été composées exprès pour moi; elles sont pleines de goût, bien chantantes : personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous devriez en choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me souciois très-peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle, que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, et tandis qu'on représentoit le Devin, entrant un jour chez Grimm, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre; j'y vis ce même recueil du baron d'Holbach ouvert précisément à cette même

pièce qu'il m'avoit pressé de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil, ouvert au même endroit, sur le clavecin de M. d'Epinay, un jour qu'il avoit musique chez lui. Grimm ni personne ne m'a jamais parlé de cet air; et je n'en parlerois pas ici moi-même, si, quelque temps après, il ne s'étoit répandu dans Paris un bruit, qui véritablement ne dura pas, que je n'étois pas l'auteur du Devin du Village. Comme je ne fus jamais un grand croque-notes, je suis persuadé que, sans mon Dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin que je ne la savois pas [1].

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du Village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très-ignorant, estropiât comme à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de

[1] Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe).

ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françoises; il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne: sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre, et de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Églé, Pygmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le seul Devin du Village soutint la comparaison, et plut encore après la *Serva padrona*. Quand je composai mon intermède j'avois l'esprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, et j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, et combien on eût pris soin de les faire sentir! Mais rien: on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucun autre; et tous mes chants, comparés aux originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne

j'en sortirois. On me le dit ; je n'en fus que plus assidu à l'Opéra, et je ne sus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'Opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de m'ôter mes entrées, et cela de la façon la plus malhonnête qu'il put imaginer ; c'est-à-dire en me les faisant refuser publiquement à mon passage ; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité : car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, et que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément, en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'Opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés ; mais, outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de

commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, et qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication de brutalité et d'iniquité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué ; et tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, et qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien, *ch' ognun' ama la giustizia in casa d'altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre, c'étoit de réclamer mon ouvrage puisqu'on m'en ôtoit le prix accordé. J'écrivis pour cet effet à M. d'Argenson, qui avoit le département de l'Opéra, et je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique, et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, et ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère et pour ses talents. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'Opéra, en me frustrant du prix pour lequel je l'avois

cédée. Du foible au fort, ce seroit voler; du fort au foible, c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie, qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de madame de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'Opéra, et cinq cents francs de Pissot pour la gravure; en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Émile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation trois ans de travail : mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce, par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que longtemps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans Diderot ni dans Grimm, ni dans aucun des gens de lettres de ma connois-

sance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir, que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On es rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, et je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, et, voyant que madame d'Holbach, qui étoit douce et aimable, me recevoit toujours bien, je supportai les grossièretés de son mari, tant qu'elles furent supportables; mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, et avec une telle brutalité, devant Diderot, qui ne dit pas un mot, et devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses, qu'enfin, chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis, résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageants, méprisants, sans me désigner autrement que par *ce petit cuistre*, et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui, ni avec personne à laquelle il prit in-

térêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, et d'excellents livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillants qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut augmenter encore d'amitié pour moi, et m'introduisit chez mademoiselle Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois trouvé peu de tout cela chez M. d'Holbach.

Tandis qu'on jouoit *le Devin du Village* à l'Opéra, il étoit aussi question de son auteur à la Comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon *Narcisse* aux Italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, et j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux François plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien Lanoue, avec lequel j'avois fait connoissance, et qui, comme on sait, étoit homme

de mérite et auteur. Narcisse lui plut; il se chargea de le faire jouer anonyme, et, en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le Théâtre-François aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, et représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gaussin et Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, et, quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, et d'en souffrir même une seconde représentation sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin; et, me réfugiant au café Procope, qui étoit vis-à-vis, j'y trouvai Boissi et quelques autres, qui, probablement, s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement l'auteur de la pièce, et en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu pu-

blic de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe fut fort admiré, et me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer; et, dans la préface, qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je pense, en cette année 1753 que parut le programme de l'académie de Dijon sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer; mais, puisqu'enfin elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis à Saint-Germain un voyage de sept à huit jours avec Thérèse, notre hôtesse, qui étoit

une bonne femme, et une de ses amies. Je compte ce voyage pour un des plus agréables de ma vie. Il faisoit très-beau : ces bonnes femmes se chargeoient des soins et de la dépense; Thérèse s'amusoit avec elles, et moi, sans souci de rien, je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du temps, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'histoire : je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes ; j'osois dévoiler à nu leur nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée ; et, comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon âme, élevée par ces contemplations sublimes, s'osoit placer auprès de la Divinité, et, voyant de là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés celle de leurs erreurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature ; apprenez que tous vos maux vous viennent de vous.

De ces méditations résulta le *Discours sur*

l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, et pour lequel ses conseils me furent le plus utiles[1], mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix : je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondées les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent

[1] Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot et de Grimm, sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir, qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux est de sa façon, et il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais, attribuant uniquement cette humeur noire à celle que lui avoit donnée le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

du bien à mon humeur et à ma santé : il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de ma rétention d'urine, je m'étois livré sans réserve aux médecins, qui, sans alléger mon mal, avoient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de Saint-Germain, je me trouvai plus de forces et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication; et, résolu de guérir ou mourir sans médecins et sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, et marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétention étoit si peu de mon goût, les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchants dans le monde, m'étoient si odieux, si antipathiques; je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise, dans le commerce de mes amis, que, rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois de soupirer ardemment après le séjour de la campagne, et, ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîné,

j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, et je ne revenois qu'à la nuit.

Gauffecourt, avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage. J'y consentis. Je n'étois pas alors assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse. Il fut décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mère garderoit la maison; et, tous nos arrangements pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, et auquel je m'étois toujours livré sans réserve et sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois, qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois et marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec Gauffecourt; et que, quand, malgré ses prières, je voulois descendre, elle descendoit et marchoit aussi.

Je la grondai long-temps de ce caprice, et même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues, quand j'appris que mon ami M. de Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances, travailloit en secret depuis notre départ à séduire et corrompre une personne qui n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami; et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière; et j'appris que, le premier jour, m'étant allé coucher sans souper à cause d'une violente migraine, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives e des manœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc, que d'un honnête homme auquel j'avois confié ma compagne et moi-même. Quelle surprise! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi, qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable des sentiments aimables et nobles qui font tout son

charme, pour la première fois de ma vie, je me vois forcé de l'allier au dédain, et d'ôter ma confiance et mon estime à un homme que j'aime et dont je me crois aimé! Le malheureux me cachoit sa turpitude; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de recéler au fond de mon cœur des sentiments que mon ami ne devoit pas connoître. Douce et sainte illusion de l'amitié! Gauffecourt leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber!

A Lyon, je quittai Gauffecourt pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis..... dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! que lui restoit-il de sa vertu première? Etoit-ce la même madame de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et inutilement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer ma vie et celle de Thérèse à

rendre ses jours heureux. Attachée à sa pension, dont cependant elle ne tiroit plus rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait, si je n'eusse été sûr qu'elle n'en mettroit pas un sou à son usage. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, et vint me voir à Grange-Canard. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus

vif et le plus permanent. Je méritai par là les châtiments terribles qui, depuis lors, n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois esquissé la dédicace du *Discours sur l'inégalité*. Je l'acheyai à Chambéry, et la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de Genève ni de France. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique; et, honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement celui de mon pays. Je pensois que la morale de l'Évangile étant la même pour tous les chrétiens, et le fonds du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on vouloit expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer ce dogme inintelli-

ble, ainsi que le culte, et qu'il étoit par conséquent du devoir de tout citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avoit montré partout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible, et surtout de l'Évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manières d'être chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est discipline et forme étoit dans chaque pays du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, et qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que, voulant être citoyen, je devois être protestant et rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déter-

minai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois. Je désirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique cependant y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, et l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdrian, homme aimable et doux avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour et nuit pendant trois semaines un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir dire un seul mot, et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* et *non* : ensuite je fus admis à la communion et réintégré dans mes droits de citoyen, ayant été inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens et bourgeois, et ayant assisté à un conseil général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic Mussard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette oc-

casion le conseil, le consistoire, et des procédés obligeants et honnêtes de tous les magistrats, ministres et citoyens, que, pressé par le bonhomme Deluc qui m'obsédoit sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer madame le Vasseur et son mari, ou pourvoir à leur subsistance, et revenir ensuite avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trève aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusements, celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac, que je fis en bateau avec Deluc père, sa bru, ses deux fils, et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les Deluc dont j'ai parlé, furent le jeune ministre Vernes, que j'avois déjà connu à Pa-

ris, et dont j'augurois mieux qu'il n'a valu dans la suite; M. Perdrian, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société, pleine de douceur et d'aménité, me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic, auquel je lus mon *Discours sur l'inégalité* (mais non pas la dédicace) et qui en parut transporté; le professeur Lullin, avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, et qui m'avoit même chargé d'emplètes de livres pour la bibliothèque; le professeur Vernet qui me tourna le dos comme tout le monde après que je lui eus donné des preuve d'attachement et de confiance qui l'auroient dû toucher, si un théologien pouvoit être touché de quelque chose; Chappuis, commis et successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter pour les sels du Valais, et qui bientôt fut supplanté lui-même; Marcet de Mézières, ancien ami de mon père et qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique et prétendant au deux-cents, changea de maximes et devint ri-

dicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage fut Moultou, le fils, qui, pendant mon séjour à Genève, fut reçu dans le ministère, auquel il a depuis renoncé; jeune homme de la plus grande espérance par ses talents, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête, accoutumée au travail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet n'étoit pas moins que Lucrèce, et dont je n'espérois pas moins que d'attérer les rieurs (quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun

théâtre françois). Je m'essayois en même temps sur Tacite, et je traduisis le premier livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève je retournai au mois d'octobre à Paris, et j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec Gauffecourt. Comme il entroit dans mes arrangements de ne revenir à Genève que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon Discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la république, et que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, et cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils (liasse A,

n° 3). Je reçus des particuliers, et entre autres des Deluc et de Jalabert, quelques compliments, et ce fut là tout; je ne vis point qu'aucun Genevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que, dînant un jour à Clichy chez madame Dupin avec MM. de Mairan et Crommelin, résidents de la république, le premier dit en pleine table que le conseil me devoit un présent et des honneurs publics pour cet ouvrage, et qu'il se déshonoroit s'il manquoit à ce devoir. Crommelin, qui étoit un petit homme noir et bassement méchant, n'osa rien répondre en ma présence; mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire madame Dupin. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de *citoyen*, qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissants sur mon cœur n'y avoient concouru. M. d'Epinay, voulant ajou-

ter une aile qui manquoit à son château de la Chevrette, faisoit une dépense immense pour l'achever. Étant allé voir un jour avec madame d'Epinay ces ouvrages, de sa maison d'Epinay où nous étions alors, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, et où étoit un joli potager avec une très-petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avoit frappé, quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah! madame, quelle habitation délicieuse! voilà un asile tout fait pour moi. Madame d'Epinay ne releva pas beaucoup mon discours; mais, à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée et très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Epinay avoit fait faire cet ouvrage en silence et à peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. A ce second voyage, elle me dit en voyant ma surprise : Mon ours, voilà votre

asile ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas d'avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, et, si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Madame d'Epinay, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela madame le Vasseur et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage ; et, en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps prochain.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève ; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs, qui me chassoient de Paris ; qu'il me faudroit batailler sans cesse, et que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant

insupportable, ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, et je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être aller faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussé-je fait seul, timide, et parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde, et déjà l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que l'amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même, mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent et patriotique j'eusse jamais rien fait de grand et d'utile pour mon pays.

Tronchin, qui dans le même temps à peu près fut s'établir à Genève, vint quelque temps à Paris, faire le saltimbanque, et en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Madame d'Epinay

souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai Tronchin à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes hospices des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les Tronchins d'asservir leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le docteur pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour me proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournai dans ce temps-là chez M. d'Holbach. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de madame de Francueil, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. J'écrivis sur ce sujet à M. d'Holbach: il me répondit honnêtement. Cette triste circonstance me fit oublier tous ses torts; et lors-

que je fus de retour de Genève, et qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec Grimm et d'autres amis, j'allai le voir, et je continuai, jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on su dans sa coterie que madame d'Epinay, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens et des amusements de la ville je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire, et j'allai mon train. M. d'Holbach ne laissa pas de m'être utile [1] pour placer le vieux bonhomme le Vasseur qui avoit plus de quatre-vingts ans, et dont sa femme, qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me prier de la débar-

[1] Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bonhomme de père, que ce ne fut point M. d'Holbach, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, et j'avois celle de M. d'Holbach si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

rasser. Il fut mis dans une maison de charité, où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme et ses autres enfants le regrettèrent peu : mais Thérèse, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que, si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à peu près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guère, quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me surprendre un beau matin, lorsque je ne pensois à rien moins. Qu'il me parut changé! un autre homme étoit avec lui. Au lieu de ses anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux qui empêcha mon cœur de s'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse, qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, et nous nous séparâmes assez froidement. Mais, quand il fut parti, le souvenir de nos liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si pleinement consacrés à cette femme

angélique, qui maintenant n'étoit guère moins changée que lui; les petites anecdotes de cet heureux temps; la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main baisée avait été l'unique faveur, et qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables; tous ces ravissants délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, et dont je croyois le temps pour jamais passé, toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée, et sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif et funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus, durant l'hiver qui précéda ma retraite, un plaisir bien selon mon cœur, et que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Lunéville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour en jouant dans ce drame un homme, qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui

étoit généreux et qui n'aimoit pas la satire, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit, par l'ordre de ce prince, à d'Alembert et à moi pour m'informer que l'intention de sa majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fut accordée à ma sollicitation, et M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins, à force d'instances, qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres, et qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Tressan, de témoignages d'estime et de considération dont je fus extrêmement flatté; et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont si dignes eux-mêmes, produit dans l'âme un sentiment bien doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Tres-

san avec mes réponses, et l'on en trouvera les originaux dans la liasse A, nos 9, 10 et 11.

Je sens bien que, si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace, mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux, l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons ou mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes et les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagements que je n'en ai pour moi-même, et voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste et vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant que j'y suis forcé.

Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verroit le jour que longtemps après ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissants oppresseurs, pour en effacer les traces, me forcent à faire, pour les conserver, tout ce que permet le droit le plus exact et la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste et passager sans murmure : mais puisque enfin mon nom doit vivre et parvenir à la postérité, je me dois de tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que ses iniques ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

FIN DU HUITIÈME LIVRE ET DU TOME III.

IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, nº 59.

